

De l'obsession du collectionneur

Une certaine vulgate laisse accroire que ce qui meut le collectionneur est du ressort de l'*intérêt* qu'il porte aux choses de l'art et aux artistes. Et en ces temps de polémiques autour des frasques de l'art contemporain, il n'est pas rare d'entendre ou de lire que l'intérêt en question se réduit à sa seule signification financière : le collectionneur d'art contemporain s'y intéresserait au sens où il a des intérêts, où il attend un retour sur investissement. Sa posture serait spéculative : un calcul à plus ou moins long terme viendrait nécessairement corrompre sa curiosité et altérer son intérêt, au sens premier du terme. Mais laissons là ce genre de collectionneurs *intéressés* – en l'occurrence, précisément pour ce qui nous occupe, ils ne nous intéressent pas. A vrai dire, ce ne sont ni les moyens financiers ni l'intérêt pour l'art qui font le collectionneur authentique. Comme l'évoquait tout récemment Jean-Yves Jouannais¹, radicalisant la formule de Charles Péguy² : « Rien de ce qui nous intéresse ne nous importe (...) Clairement : ce qui nous intéresse n'est jamais important. » Les choses importantes ne sont jamais celles auxquelles on fait mine de s'intéresser : elles sont plutôt celles qui nous arrivent involontairement, nous ravissant corps et âme. Car il s'agit toujours d'un *rapt* : ce qui nous importe est ce qui nous emporte. Et dans la rencontre avec l'art, en particulier, seul nous emporte ce qui vient irriguer, énerver et innerver ce qui nous obsède, nous traverse et nous dépasse. Ainsi, très en deçà de l'alibi intellectuel d'un quelconque « intérêt pour l'art », ce qui fait, défait et refait sans cesse le collectionneur est l'obsession singulière qui le hante obscurément et qui déploie ses tentacules à travers son regard : une force plus grande que lui l'anime, le dresse, l'épuise et le redresse indéfiniment. L'obsession est un état de siège, une guerre intestine – et elle est sans trêve. Elle est bien plus violente que ce que la langue française, cette mijaurée, appelle une *idée fixe* – dans sa tentative louable, mignonne mais parfaitement vaine de socialiser, et donc d'adoucir, ce qui ne saurait l'être. Car de l'*idée*, l'obsession du collectionneur est tout au plus la matière informe : un magma de visions, d'élans, de troubles, d'inquiétudes et de désirs en fusion. Elle n'a d'ailleurs rien de *fixe* : elle est toujours en mouvement car c'est une force pulsionnelle, centripète s'il en est : elle trace des cercles concentriques de plus en plus serrés autour d'un objet manquant, halluciné, fantasmé, inaccessible – ce noyau vide autour duquel gravitent les œuvres collectionnées, accaparées, regardées, chéries. L'accumulation est sans fin car l'obsession est une faim que rien n'apaise : pour la traiter, le collectionneur n'a pas d'autres moyens que de la nourrir. Son désir fait de lui cet être intranquille, habité par une obsession informe à la recherche d'une forme, que l'on croise dans les galeries, les foires, les musées. C'est une âme en fuite dans un corps qui rêve, dont l'œil est perpétuellement aux aguets. Un regardeur qui n'a de cesse de se frotter à la sensuelle opacité de son monde intérieur : les œuvres qu'il amasse en sont le miroir trouble, déformant, affolant.

¹ Jean-Yves Jouannais à l'assaut (de la pensée), entretien avec Bernard Blistène, *Art Press*, avril 2014.

² «Ce qui m'intéresse n'est pas toujours ce qui m'importe».

Il est juste d'écrire OBSESSION au singulier. L'obsession se rapporte toujours à *un seul* et elle est par nature « unique, isolée, solitaire » : c'est la signification même du mot latin *singularis* qui a donné *singulier*, comme *sanglier* en français. Et c'est d'ailleurs ainsi que je me figure volontiers le collectionneur *obsédé* : un animal solitaire, nocturne, errant, fouisseur, qui traque d'instinct son obsession dans les œuvres qu'il piste de son regard avide – cherchant la bête qui le guette dans la jungle qu'il a été.

François de Coninck